

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas
Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)
Band: 62 (2015)
Heft: 1: Fascicule français. Transitions

Artikel: Saynètes
Autor: Forment, Lise / Merlin-Kajman, Hélène / Pocquet, Tiphaine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-587496>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Saynète n° 3 – Lise FORMENT – 08/11/2014

Deux corps s'inclinent très bas l'un devant l'autre (les bras, les genoux, la tête restant toujours à une place réglée), selon des degrés de profondeur subtilement codés. Ou encore (sur une image ancienne) : pour offrir un cadeau, je m'aplatis, courbé jusqu'à l'incrustation, et pour me répondre, mon partenaire en fait autant : une même ligne basse, celle du sol, joint l'offrant, le recevant et l'enjeu du protocole, boîte qui peut-être ne contient rien – ou si peu de choses ; une forme graphique (le cadeau reste suspendu entre deux disparitions). Le salut peut être ici soustrait à toute humiliation ou à toute vanité, parce qu'à la lettre il ne salue personne ; il n'est pas le signe d'une communication, surveillée, condescendante et précautionneuse, entre deux autarcies, deux empires personnels (chacun régnant sur son Moi, petit domaine dont il a la 'clef') ; il n'est que le trait d'un réseau de formes où rien n'est arrêté, noué, profond. Qui salue qui ? Seule une telle question justifie le salut, l'incline jusqu'à la courbette, l'aplatissement, fait triompher en lui, non le sens, mais le graphisme, la retenue même d'un geste dont tout signifié est inconcevablement absent. La Forme est Vide, dit – et redit – un mot bouddhiste. C'est ce qu'énoncent, à travers une pratique des formes (mot dont le sens plastique et le sens mondain sont ici indissociables), la politesse du salut, la courbure de deux corps qui s'écrivent mais ne se prosternent pas¹.

Dans ces scènes japonaises de salutation et de don, les courbettes dessinent une forme vide de sens. Rapport strictement codé, la politesse dans l'utopie barthésienne n'est pas synonyme d'hypocrisie, mais trace les contours d'un espace « intermédiaire » (*transitionnel ? civil ?*) entre deux corps, dégagés du mythe métaphysique de la personne. « Combien je suis simple, combien je suis gracieux, combien je suis franc, combien je suis *quelqu'un*, c'est ce que dit l'impolitesse de l'Occidental », qui privilégie un « rapport prétendument franc », soi-disant plus « vrai », et feint de rendre son salut « naturel, spontané, débarrassé, purifié de tout code ». Contre le règne « brutal, nu » de la franchise, Barthes fait l'éloge de la politesse comme « exercice du vide ».

On peut douter que dans ce « code fort » du Japon, la question qui le fonde, « *Qui salue qui ?* », mette en présence deux simples corps, deux

¹ Roland Barthes, *L'Empire des Signes*, « Courbettes » (1970), dans *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, pp. 401-402.

signifiants sans signifiés – le salut déférent, respectueux, intervient bien plutôt entre deux *personae* sociales, dotées d'une *dignité* plus ou moins grande, inscrites dans un système hiérarchique et honorifique rigide, fait de classes et de castes... Toutefois, les questions posées par ce fragment de *L'Empire des Signes* restent brûlantes : « Pourquoi, en Occident, la politesse est-elle considérée avec suspicion ? Pourquoi la courtoisie y passe-t-elle pour une distance (sinon même une fuite) ou une hypocrisie ? Pourquoi un rapport 'informel' (comme on dit avec gourmandise) est-il plus souhaitable qu'un rapport codé ? »

J'ai croisé dans ma vie sociale, mondaine ou professionnelle, nombre de « Princesses de Parme » – à vrai dire bien plus de « Princes de Parme » –, qui, comme le personnage de Proust, signalent la supériorité de leur rang, « non par la raideur distante de l'abord », mais par une fausse familiarité, une main sur l'épaule, une « simplicité » calculée...

À l'opposé du culte de la spontanéité, faudrait-il revaloriser une certaine « pratique des formes » dans la vie sociale ? « *Y mettre les formes* », comme le dit la langue commune. Ou bien un rapport familial nous paraîtrait-il toujours plus sincère et désirable qu'un rapport placé sous le signe de la réserve ?

Saynète n° 8 – Hélène MERLIN-KAJMAN – 24/01/2015

« J'ai dit, dix minutes. Encore. »

L'enfant se retourna vers M^{lle} Giraud, la regarda, tandis que ses mains restaient abandonnées sur le clavier, mollement.

« Pourquoi ? » demanda-t-il.

Le visage de M^{lle} Giraud, de colère, s'enlaidit tant que l'enfant se retourna face au piano. Il remit ses mains en place et se figea dans une pose scolaire apparemment parfaite, mais sans jouer.

« Ça alors, c'est trop fort. »

– Ils n'ont pas demandé à vivre, dit la mère – elle rit encore – et voilà qu'on leur apprend le piano en plus, que voulez-vous. »

M^{lle} Giraud haussa les épaules, ne répondit pas directement à cette femme, ne répondit à personne en particulier, reprit son calme et dit pour elle seule :

« C'est curieux, les enfants finiraient par vous faire devenir méchants. »

– Mais un jour il saura ses gammes aussi – Anne Desbaresdes se fit réconfortante – il les saura aussi parfaitement que sa mesure, c'est inévitable, il en sera même fatigué à force de les savoir.

– L'éducation que vous lui donnez, madame, est une chose affreuse », cria M^{lle} Giraud.

D'une main elle prit la tête de l'enfant, lui tourna, lui mania la tête, le força à la voir. L'enfant baissa les yeux.

«Parce que je l'ai décidé. Et insolent par-dessus le marché. *Sol* majeur trois fois, s'il te plaît. Et avant, *do* majeur encore une fois»².

C'est étrange. J'essaie de retrouver en moi celle qui, il y a une quarantaine d'années, avait été transportée par un tel texte. Je n'y parviens pas. Ma lecture présente ne me la rappelle pas : nul effet de petite madeleine ici.

Je voudrais bien pourtant la ramener à moi, au moins pour la confronter à celle que je suis devenue et qui, aujourd'hui, éprouve, devant ce même texte, un évident malaise. Serait-il, lui, la trace pénible de mon bonheur passé ?

Je fais une autre hypothèse. La lectrice que j'étais alors n'a pas exactement disparu : je n'ai pas perdu tout contact avec elle. Mais la vie l'a comme diffusée, et ses atomes – qui alors se rassemblaient autour d'un foyer de cohérence illuminé par cette lecture – se sont répartis et distribués en différents lieux intérieurs, et ils habitent désormais d'autres chaînes de raisons et d'émotions qui ont éteint, pour moi et en moi, la puissance d'ébranlement de *Moderato Cantabile* et du personnage de l'enfant en particulier.

À défaut de me retrouver moi-même, j'essaie de me souvenir de ce que je pouvais *dire* de ce texte (je l'ai enseigné il y a trente ans à une classe de 2de).

Anne Desbaresdes et son fils : folie ou rébellion ? Folie et rébellion ! Regard incendiaire et juste sur la violence de l'institution, sur l'hypocrite raison (proche d'un délire) du professeur, sur les normes morales, sociales, de la bourgeoisie et de son éducation. L'enfant est « insolent » : c'est-à-dire frémissant d'une vie trop retenue. Sa mère sera ivre lors de la réception qu'elle et son mari donneront : elle ne mangera pas de canard à l'orange, sans chercher à rien dissimuler de ce qui l'attire vers un bar, un crime, un amant. La bienséance explose, le scandale éclate, promesse libertaire, promesse révolutionnaire. Le roman clame la bienfaisance de l'incivilité. Danger, urgence, jouissance de l'anti-conformisme radical, *sublime*, quand

² Marguerite Duras, *Moderato Cantabile*, dans *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 2011, pp. 1234-1235.

il se confond avec l'engagement du corps, sa dépense. Pas loin de cette souveraineté allègre, la pulsion de mort – la part maudite...

Mais aujourd'hui, une phrase se détache, un peu grinçante: «C'est curieux, les enfants finiraient par vous faire devenir méchants.» La remarque tourmente bien des enseignants. Les scénarios concrets de leurs hantises ne s'ajustent en rien à cette scène-ci. Les rébellions auxquelles ils sont exposés n'ont aucun rapport avec celle de l'enfant de Duras. Il n'est sans doute pas trop difficile de projeter M^{lle} Giraud dans notre paysage socio-politique actuel. Mais le fils d'Anne Desbaresdes? Et Anne Desbaresdes elle-même? Ils nous empêchent au contraire de voir et de comprendre...

Alors, où nous glisser, aujourd'hui, dans un tel texte? Que nous aidera-t-il à sentir? Quelle respiration peut-il nous communiquer?

Peut-être convient-il simplement de nous taire un peu face à lui et de le sortir de toute perspective militante.

J'ai envie de détacher l'enfant de l'amour de sa mère, *pour qui* il est insolent (elle n'a pas su, pas pu autrement, et il *la* parle), de le libérer de ce *charme*, d'entendre sa détresse (un blanc, figé, en lui), de le prendre par la main pour l'entraîner hors de la leçon de piano, puis de l'emmener, prudemment, dans le violent brouhaha d'une salle de classe; et, là, de lui lire des contes de fée au milieu de camarades de son âge fugacement attentifs – mais sans rien rêver à leur place, ni sans eux. Et, en ce lieu, sans *militance*, sans fascination ni répulsion, de me battre ardemment avec la question de la «méchanceté» (la leur, la mienne)...

Saynète n° 10 – Gilbert CABASSO – 21/02/2015

Je me trouvais dans un village mogh du territoire de Chittagong au mois de septembre 1950; depuis plusieurs jours, je regardais les femmes porter chaque matin au temple la nourriture des bonzes; pendant les heures de sieste, j'entendais les coups de gong qui scandaient les prières et les voix enfantines chantonnant l'alphabet birman [...] Après la grimpe dans la boue, les ablutions prescrites semblaient toutes naturelles et dépourvues de signification religieuse. [...] Nous entrâmes. La seule lumière était celle qui tombait du haut de l'autel [...]. Cette salle simple et spacieuse qui paraissait une meule évidée, la courtoisie des deux bonzes debout sur leurs paillasses posées sur des châlit, la touchante application qui avait présidé à la réunion ou à la confection des accessoires du culte, tout contribuait à me rapprocher de l'idée que je pouvais me faire d'un sanctuaire. «Vous n'avez pas besoin de faire comme moi», me dit mon compagnon en se

prosternant à quatre reprises devant l'autel, et je respectai cet avis. Mais c'était moins par amour-propre que par discrétion : il savait que je n'appartenais pas à sa confession, et j'aurais craint d'abuser des gestes rituels en lui donnant à croire que je les tenais pour des conventions : pour une fois, je n'aurais ressenti nulle gêne à les accomplir. Entre ce culte et moi, aucun malentendu ne s'introduisait. Il ne s'agissait pas ici de s'incliner devant des idoles ou d'adorer un prétendu ordre surnaturel, mais seulement de rendre hommage à la réflexion décisive qu'un penseur, ou la société qui créa sa légende, poursuivit il y a vingt-cinq siècles, et à laquelle ma civilisation ne pouvait contribuer qu'en la confirmant³.

J'avais une vingtaine d'années. Nous parcourions la montagne turque, au nord d'Alanya, une région de forêts peu denses. Un guide interprète nous faisait découvrir le charme d'un village « typique », de ceux qu'on aime faire découvrir aux touristes. On y accédait, à l'époque, difficilement, en 4x4. Les hommes nous accueillaient chaleureusement. Les femmes, elles, se cachaient derrière les palissades ou les rideaux. Les jeunes gens nous offraient des noisettes fraîches et riaient très fort chaque fois qu'une jeune fille en acceptait une. L'extrême hospitalité était, ici, à la hauteur de ce qu'on nous en avait dit.

Le muezzin lança son appel. Dans l'arbre, un mégaphone grésilla. Rien n'indiquait si un homme chantait, ou si c'était un mauvais enregistrement. J'aimais infiniment cet appel, à l'aube, quand les chants se superposaient, de loin en loin, parfois mal accordés, presque rivaux. Je ne savais de l'arabe que l'appel à la prière, heureux d'en articuler les mots, de faire signe à ceux avec lesquels j'aurais voulu parler, d'une complicité superficielle, sans langue commune, qu'au moins ces mots-là ne m'étaient pas étrangers. Je les prononçai donc. Les plus jeunes s'en réjouirent. Me croyant peut-être musulman, ils me guident vers le lieu des ablutions. J'hésite un temps, mais ne peux refuser le geste de leur hospitalité, quoique le mimétisme auquel je me sens maintenant presque contraint me soit insupportable. Je ne me déroberai cependant pas. J'entre dans la mosquée. La voix de l'officiant est d'une grande beauté. Les hommes se prosternent. Je ne sais plus quelle attitude adopter. Je commence à me prosterner aussi, mais les plus âgés semblent faire le reproche aux plus jeunes de m'avoir entraîné dans cette aventure. Une dispute éclate entre eux. Le ton monte. Je suis dans la plus affreuse confusion. Un vieil

³ Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, pp. 491-493.

homme, comprenant la situation, m'enjoint de m'écarter. Je me lève donc, et me tiens loin derrière eux, écoutant, distant et respectueux, la prière que je ne peux faire semblant de prononcer. La dispute s'apaise.

A l'époque, je ne connaissais pas ce texte de Lévi-Strauss. Aujourd'hui, à sa lumière, j'interroge les heurts de nos gestes et de nos rituels, je confronte les régimes différenciés de leur sacralité. M'apparaît aussi la bêtise, parfois, de nos méconnaissances, comme de nos mimétismes d'ignorants. Pouvais-je imaginer de quelles violences se nourrissait la confusion de nos identités ? Question de tact, de délicatesse ou de prudence ?

Saynète n° 12 – Tiphaine POCQUET – 14/03/2015

Monseigneur, nul ne peut être plus fidèle témoin du juste sujet de ma douleur que vous : c'est pourquoi, Monseigneur, je vous supplie très humblement de pardonner à mon ressentiment si je vous convie par ce billet de me faire tant d'honneur que je me puisse voir l'épée à la main avec vous, pour tirer raison de la mort de mon père. L'estime que je fais de votre courage me fait espérer que vous ne mettrez pas en avant votre qualité pour éviter ce à quoi votre honneur vous oblige. Ce gentilhomme vous mènera au lieu où je suis avec un bon cheval et deux épées, desquelles vous aurez le choix et si vous ne l'avez pour agréable, je m'en irai partout où vous me commanderez⁴.

« Monsieur, nul ne peut être plus fidèle témoin du juste sujet de ma douleur que vous ». Le cartel commence comme la plainte d'un amant déçu, un billet d'amour ou d'amitié. Une légère hésitation cependant, ce mot de « témoin » dont le sens juridique latent allume une brève lueur de doute. Et cette dernière phrase encore : « je m'en irai partout où vous me commanderez », une attention agréable à l'égard de celui qui n'est autre que le puissant duc de Guise.

Il y aurait là un modèle du genre, une demande de duel comme une demande d'excuse, un appel à l'honneur, une reconnaissance du courage de l'adversaire. L'éloge superlatif du destinataire témoigne ici d'un sens aigu des hiérarchies. Et pour cause, le fils Luzs qui vient de perdre son père en duel contre Guise demande réparation à ce grand prince, un mois de janvier 1613, soit quelques jours après le nouvel édit interdisant les duels. La civilité du billet dit bien le rapport de force latent et l'infériorité

⁴ Luzs, *Le Mercure Français*, vol III, 1613, p. 49.

sociale de Luzs. Et pourtant, sous les compliments appuyés s'entend la mise en demeure pressante. Le billet dépense des mots comme pour inviter Guise à mieux payer la dette du sang. Les éloges tissent ainsi un savant filet d'« obligations ». Ce beau mot du XVII^e siècle qui dit aussi bien la nécessité impérieuse que la civilité et la courtoisie de l'obligé.

Entrant dans un système d'échange complexe, le billet se veut tout entier un pont jeté entre le plaignant et son adversaire. Mais on relit ce texte sans pouvoir s'empêcher de s'arrêter toujours sur « le fidèle témoin », le désir d'être « agréable » et surtout ce « bon cheval » qui comme le suggère la syntaxe est celui de Luzs. Pourquoi cette précision apparemment inutile ? Dans cette économie du cartel, il y a du « reste », des mots presque tendres. Même ce « ressentiment », qui peut désigner au XVII^e siècle un sentiment négatif comme positif, fait entendre cet étrange retour de tendresse. Mais ces mots pour qui sont-ils ? Guise ? Mais le seul cœur qu'écoute le chevalier arrogant c'est son courage. Et le jeune Luzs mourra lui aussi impitoyablement sous l'épée sanglante du célèbre duelliste. Alors ces (derniers) mots, en pure perte ? Des mots pour calmer la douleur, la faire tenir tranquille dans la forme si policée du cartel. Ce qu'on veut entendre alors, derrière l'impersonnalité du discours codifié, c'est une voix : quelques mots à peine qui partent, malgré tout, du cœur.

Saynète n° 13 – Benoît AUTIQUET – 28/03/2015

Hircan prit la parole et dit : [...] « Quant à moi, dit-il, si je pensais que le passetemps que je voudrais choisir, fût aussi agréable à quelqu'une de la compagnie comme à moi, mon opinion serait bientôt dite : dont pour cette fois me tairai, et en croirai ce que les autres diront. » Sa femme Parlamente commença à rougir, pensant qu'il parlât pour elle, et un peu en colère, et demi en riant lui dit : « Hircan, peut-être que celle que vous pensez en devoir être la plus marrie, aurait bien de quoi se récompenser, s'il lui plaisait : mais laissons là le passetemps où deux seulement peuvent avoir part, et parlons de celui qui doit être commun à tous »⁵.

Coincés par la crue du Gave, les protagonistes de *L'Heptaméron* vont devoir passer dix jours ensemble. Contrairement à Oisille, qui renonce à toute autre activité que celle de lire les « écritures saintes » parce qu'elle se

⁵ Marguerite de Navarre, « Prologue », *L'Heptaméron des Nouvelles*.

méfie de sa propre incapacité à « oublier toutes les vanités », Parlamente ne refuse pas le « passetemps » sexuel proposé par Hircan, son mari, pour des raisons morales. En effet, elle « aurait bien de quoi se récompenser » des plaisirs corporels : pas de quoi en être « marrie », pas de quoi se sentir coupable. Mais le « passetemps » sexuel empêcherait la cohésion du groupe, séparerait deux personnes d'un groupe qui *doit* vivre ensemble. Ainsi est différé le moment où deux corps s'élisent, pour favoriser l'épanouissement d'une communauté dont les membres sont contraints de se lier par les circonstances.

Je pense à une scène des *Valseuses*, où Gérard Depardieu, flanqué de Patrick Dewaere, dit à deux jeunes filles qu'il rencontre au bowling : « On va pas paumer notre soirée à faire les guignols avec des boules au bout des bras. Comme de toute façon ça va se terminer à l'horizontale, autant y aller tout de suite, vous trouvez pas ? » – « Qu'est-ce que vous en savez si on va se retrouver à l'horizontale ? », répond une des jeunes filles, et elles s'en vont en se récriant et en les traitant de « paysans ». D'un côté, refus de l'activité sexuelle, attitude effarouchée, mépris social ; de l'autre, mauvais garçons maniant avec brio la langue d'Audiard, simplicité des relations enfin dénuées de toutes conventions bourgeoises. Le genre de scène qui fait certainement rire sans réserve ceux pour qui le féminisme, déviance petite-bourgeoise ou importation de la pudibonderie nord-américaine, a dégradé les relations de séduction entre les hommes et les femmes. Pour ma part, j'apprends de Parlamente qu'il n'est pas moins naturel et plaisant de former un groupe avec celles et ceux que je *dois* fréquenter – parce qu'ils appartiennent à un groupe auquel j'appartiens, au moins temporairement – que de faire l'amour. Et je m'étonne que, malgré la proximité temporelle, ma plus grande familiarité avec le cinéma, le rire que déclenche en moi certaines scènes des *Valseuses* – toutes choses qui me porteraient à aimer Blier –, je préfère, après un effort de lecture et de relecture de ce texte que je *dois* lire parce que c'est mon métier, me lier *avec* Marguerite de Navarre.

Saynète n° 14 – Ivan GROS – 11/04/2015

Et le géant se mit en route. Il lui fallut trois mois pour arriver en Chine, et encore trois mois pour trouver le sorcier. Pendant ce temps, il apprenait la langue chinoise. Une fois devant la maison du sorcier, il frappa à la porte. Le sorcier vint lui ouvrir et le géant lui dit :

– Yong tchotchotcho kong kong ngo.

Ce qui, en chinois, signifie : « C'est bien vous le grand sorcier ? » À quoi le sorcier répond, sur un ton légèrement différent :

– Yong tchotchotcho kong kong ngo.

Ce qui veut dire : « Oui, c'est moi, et alors ? »

(Le chinois c'est comme ça : on peut tout dire avec une seule phrase, il suffit de changer l'intonation.)

Je voudrais rapetisser, dit le géant toujours en chinois.

C'est bon, dit le Chinois en chinois également, attendez une minute⁶.

Sans doute vais-je paraître un peu snob en rapportant cette anecdote mais ce « Yong tchotchotcho kong kong ngo » m'écorche la bouche. Je lisais à mon fils un de ces bons vieux *Contes de la rue Broca* que mes parents m'ont lus quand j'avais son âge et que je pensais relire avec une nostalgie débarrassée de tout soupçon. Je suppose que je devais rire, sourire au moins, à l'évocation de ce sage chinois qui « baragouine » dans ce langage étymologiquement « barbare » qu'est le chinois... Quoi de plus normal, puisque « c'est du chinois ». Par un procédé traditionnel, le conte se saisit d'une expression métaphorique, la prend au pied de la lettre et cela suffit à nourrir la galéjade absurde du conte pour enfants.

Or, loin de répondre à la complicité, mon fils n'a pas compris l'allusion et n'a par conséquent pas ri. Il a battu froid Pierre Gripari ! Normal, mon petit comprend plutôt bien « le chinois » (le mandarin en l'occurrence). Cas particulier me direz-vous, ces contes ne sont évidemment pas destinés à des enfants exilés en République de Chine et pour qui le « chinois n'est pas du chinois ». Et si je venais à lire – autre éventualité qui me vient à l'esprit – ce conte à des enfants chinois qui vivent en France, comme il en existe de plus en plus, n'éprouverais-je pas la même gêne ? Probablement, plus encore.

L'incivilité n'est pas un phénomène nécessairement intentionnel et il n'y a sans doute aucune volonté de stigmatisation méchante de la communauté chinoise dans ce conte écrit par un auteur dont j'ai lu quelque part qu'il était un grand amateur de Lao-Tseu. Un tel auteur ne peut pas être méprisant à l'égard de cette langue merveilleuse ! Bon, j'ai lu aussi ailleurs qu'il était volontiers raciste, antisémite et misogyne...

⁶ Pierre Gripari, « Le Géant aux chaussettes rouges », dans *Contes de la rue Broca* (1967), Paris, Grasset, « Jeunesse », 2012, p. 27.

mais je ne crois pas que ce texte rende compte d'une telle pensée extrémiste. Telle n'est pas la question. Plutôt: ce qui était audible – ce qui pouvait être l'objet de caricature – il y a quelques décennies encore, ne l'est plus aujourd'hui.

Essayons autrement:

Le sorcier vint lui ouvrir et le géant lui dit:

- 您大巫師嗎?⁷

Ce qui, en chinois, signifie: « C'est bien vous le grand sorcier? » À quoi le sorcier répond, sur un ton légèrement différent:

- 對阿. 是我. 所以呢?⁸

Ce qui veut dire: « Oui, c'est moi, et alors? »

Ça ne marche pas non plus. Je sens bien que j'exclus à mon tour. Que faire alors de cette dose de bêtise ordinaire, le background xénophobe contenu inévitablement dans nos *Contes de la rue Broca* et nos hymnes nationaux – et une bonne part du patrimoine littéraire qui va avec? Ne pas brocarder à tout va, ne pas ruer trop vite dans les brancards mais prévenir les susceptibilités, adapter en douceur...

⁷ «Nin da wu shi ma?» (transcription pinyin)

⁸ «Dui-a. Shi wo. Suo yi-ne?» (Transcription pinyin)

RENOUVELLEMENT DES FORMES DE LA RÉFLEXION

